

présidera à l'expédition navale de l'Espagne ; un prince français commandera notre escadre.

— On lit dans la *Gazette des Tribunaux* :

“ Lundi dernier, un jeune homme de bonne mine, dont les vêtements annonçaient un ouvrier aisné, marchait, rue de Cléry, d'un pas mal assuré. Déjà, à plusieurs reprises, il avait été obligé de s'asseoir sur le trottoir, tant ses douleurs étaient vives, et, chaque fois, après quelques minutes de repos, il s'était remis péniblement en marche ; mais il était facile de voir qu'il marchait sans but, et seulement pour éviter les questions des passants qui s'arrêtaient près de lui. Il arriva ainsi jusqu'à la rue Saint-Philippe ; mais là les forces lui manquèrent tout à fait : il tomba, dans un instant quarante ou cinquante personnes s'attroupèrent autour de lui. Une chaise fut rapportée par un habitant du voisinage ; de l'eau fut jetée au visage du jeune homme, on lui fit respirer du vinaigre ; mais l'évanouissement persistait.

“ En ce moment passèrent deux Frères de la Doctrine chrétienne : quelques paroles prononcées dans la foule leur ayant appris de quoi il s'agissait, ils se firent jour au travers du cercle de curieux, et arrivèrent près de l'ouvrier ; l'un des Frères lui tâta le pouls, appuya son oreille sur sa poitrine, puis il s'écria : “ Ce malheureux se meurt d'inanition ! ” L'autre Frère court chez un traiteur voisin ; il en rapporte du bouillon, un peu de vin : tous deux s'efforcent d'en faire avaler une petite quantité au moribond. Au bout d'un instant ses joues reprirent quelque animation, puis il rouvrit les yeux, et, ne pouvant parler, il serré la main d'un des charitables Frères pour témoigner sa reconnaissance. Lorsque cet infortuné fut entièrement revenu à son état normal, il répondit en ces termes aux questions qui lui furent adressées :

“ Je suis arrivé à Paris il y a trois jours. Avant d'entrer dans la ville, j'avais diné à une portée de fusil de la barrière, à un endroit que l'on nomme, je crois, La Villete. Comme je sortais gaîment de l'auberge, je fus accosté par un ouvrier voyageur, ayant, comme moi, le sac sur le dos. Nous causions ; il me demanda si je suis déjà venu à Paris ; je réponds que non et alors il m'offre d'aller loger avec lui dans une maison garnie où il a demeuré plusieurs mois lors de ses précédents voyages. J'accepte, et nous entrons en ville ; mais le faubourg est long ; mon compagnon était très alité : nous entrons successivement dans plusieurs cabarets.

“ Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes à la maison garnie dont mon compagnon m'avait parlé. Sous prétexte d'économie, il me détermine à partager la chambre qu'il doit occuper. Je dépose mon sac dans cette chambre, et, après nous être de nouveau rafraîchis, mon camarade m'emmène sous prétexte de me faire voir le Palais-Royal. Une heure après, nous étions dans une cave où l'on vend de la bière et où l'on joue la comédie, et comme j'étais déjà bien étourdi, mon compagnon s'est esquivé et n'a plus reparu... J'ai passé deux jours à chercher inutilement le garni où j'ai déposé mon sac qui, outre mes effets, contenait une somme de 150 francs ; je ne savais ni le nom de la rue, ni celui du maître de la maison garnie. Il me restait en poche quelque monnaie ; mais, depuis deux jours, je n'ai plus rien, et ne pouvant chercher de l'ouvrage, dépourvu que j'étais de linge, ni me résoudre à mendier, je serais mort si vous ne m'aviez secouru.

“ Une collecte fut aussitôt improvisée dans le rassemblement formé autour du jeune ouvrier ; puis les Frères, le firent monter avec eux dans une voiture de place, l'enfermèrent en déclarant qu'ils se chargeaient de pourvoir à tous ses premiers besoins.”

— Il s'est passé dernièrement, au conseil de révision de Dijon, un fait assez curieux pour mériter la publicité. Un conscrit appelé se présente avec un air d'assurance, et, sur la demande qui lui est faite s'il a des cas de réforme à faire valoir, il répond affirmativement. Comme c'était un jeune homme bien constitué, le chirurgien se met à le considérer, à l'examiner avec le plus grand soin. Quelle est donc votre infirmité, dit-il au conscrit ? — Parbleu ! répond celui-ci, je la porte sur ma figure, tout le monde peut le voir..... Et le chirurgien d'examiner plus attentivement ce jeune homme ; mais il ne remarque aucune différence sur son visage... M. a déclaré qu'il était borgne, dit un membre du conseil. Nouvel examen de la part du chirurgien, qui ne voit aucune différence entre les deux yeux, lesquels fonctionnent bien et semblent rouler également dans leur orbite.

— Pour mettre fin à cette scène, le conscrit enlève avec un doigt l'un de ses yeux et le dépose sur le bureau. Alors, chacun admet ce chef-d'œuvre de l'art. Cet œil était si bien confectionné qu'il était impossible, lorsqu'il était placé, de diviner lequel des deux était postiche. Force fut donc de reconnaître que le conscrit était bien et sûrement borgne. Une fois sa réforme prononcée, il reprit son œil, le remit dans son orbite et se retira, laissant toute l'assemblée dans l'étonnement.

#### ESPAGNE.

— On lit dans le *Journal politique de Toulouse* du 27 mai :

“ Nous apprenons d'une source certaine que le P. Fulgencio Lopez, confesseur de l'infante Maria-Luisa-Carlotta, venant de Bourges, est passé à Bordeaux, lundi dernier, se rendant à Madrid, et qu'il a rempli auprès des personnages les plus considérables du parti carliste qui résident à Bordeaux une mission dont l'avait chargé don Carlos. Le prince a fait savoir qu'il était prêt à abdiquer ses droits en faveur de son fils aîné, et à faire toutes sortes de sacrifices pour assurer le bonheur de l'Espagne et pour contribuer à la réconciliation de sa royale famille avec celle de Madrid. Les personnes à qui cette communication avait été présentée ont, sur-le-champ, envoyé à don Carlos une adresse de félicitations, dans laquelle on le remer-

cie de la preuve d'abnégation personnelle qu'il vient de donner en faveur du bien-être des Espagnols.

“ Tous ces faits sont pressentis l'heureuse conclusion du mariage de la reine Isabelle II avec le prince des Asturias, fils aîné de don Carlos, qui est le vœu des hommes sages de tous les partis.”

— Les journaux de Barcelone donnent les détails suivants sur l'arrivée de la reine d'Espagne en cette ville : Barcelone, 3 juin.

“ Hier, dans la soirée, le fort Montjouich a annoncé par un coup de canon que le convoi royal approchait de la ville. Aussitôt toute la population se dirigea vers le port et attendit patiemment, durant trois heures, l'arrivée de LL. MM. Enfin, des cris d'allégresse et des salves d'artillerie se sont fait entendre : LL. MM. venaient de mettre pied à terre. Elles ont été reçues par toutes les autorités. L'alcade constitutionnel leur a présenté trois bouquets de fleurs liées par des rubans brodés d'or. Les jeunes gens qui étaient allés au-devant de LL. MM. sur des chaloupes et des barques, se réunissaient à un grand nombre d'autres personnes qui attendaient sur le môle, se formaient en haie et accompagnaient aux flambeaux la calèche royale jusqu'à la cathédrale. Au milieu des autorités et des personnes de distinction de la suite, on remarquait douze rameurs uniformément vêtus de pantalons blancs avec cravates noires et chapeaux cités à larges rubans. LL. MM. et S. A. étaient dans un magnifique landau découvert, tiré par six chevaux richement harnachés et portant des pannaches de belles plumes blanches. S. M. a été reçue à la cathédrale suivant le rituel d'usage. A son entrée dans l'église, la musique a joué la marche royale espagnole. La foule pressée sous les nefs du temple était immense, lorsque le *Te Deum* solennel a été achevé, et que LL. MM. ont eu terminé leurs prières dans la chapelle de Sainte Eulalie, le cortège a repris sa marche dans le même ordre, en suivant les rues de l'Obispo, la place San-Jaime, les rues Ferdinand VII, Rambla, Dormitorio de San-Francisco, Fusteria, Eneantés et la place du Palais. Là, la foule s'arrêta pour voir défilé les troupes. A minuit et demie, les princesses se sont rendues à la cathédrale, où l'on a célébré un office solennel, et sont rentrées au palais vers deux heures. La Barcelonnette avait été illuminée en un instant, et, ses innombrables clartés se reflétant dans les mers, produisaient l'effet le plus pittoresque. Pour compléter ce magnifique tableau, la lune, cachée jusqu'alors par un nuage, avait repris tout son éclat au moment même où passait le cortège.”

La présence à Barcelone de la reine Isabelle et de sa mère a provoqué un tel enthousiasme, qu'à leur retour du monastère de Soria, qu'elles ont visité dans la soirée du 4 juin, la population a défilé les chevaux et porté leur voiture jusqu'au palais, tandis qu'une foule de villageois éclairaient de leurs cierges à longue mèche cette scène caractéristique.

À Valence, les deux reines ont donné l'exemple d'une vive piété. S'il faut en croire les journaux Espagnols, elles sont accueillies partout avec enthousiasme.

— Tandis que les journaux de Paris sont pleins de l'annonce du mariage de la reine Isabelle avec le fils de D. Carlos, les feuilles de Madrid jettent des cris d'alarme à la nouvelle de la prochaine arrivée du comte de Trapani à Barcelone. La presse espagnole, à ce propos, se déchaine contre la politique du gouvernement français, qu'elle accuse de tenir les files de cette intrigue. Le parti carliste ne cache pas que le mariage d'Isabelle avec le comte de Trapani serait le signal d'une nouvelle insurrection, et les menaces de ce parti sont assurément redoutables lorsqu'elles se combinent avec celles du parti progressiste. Il nous paraît évident que l'alliance avec un prince napolitain serait la pire combinaison de toutes. Peu importera pour les intérêts français que le duc d'Aumale parvînt, en cette occasion, à épouser la sœur d'Isabelle, mendiant ainsi quelque chance de royauté misérable. La plus sûre politique pour toute nation est de faire triompher la paix et la justice chez nos voisins ; la paix en Espagne n'accompagnera pas un prince napolitain ; quant à la justice, elle n'oblige peut-être pas à transiger avec D. Carlos, mais à coup sûr elle ne perdrait rien à la réconciliation de deux partis qui ont été divisés par tant d'injures, par tant de haines atroces.

— Du reste, le mariage avec le prince des Asturias paraît avoir toutes les chances de réussir. On rapporte que l'infante Carlotta, en mourant, a laissé à son confesseur la mission de faire abdiquer D. Carlos en faveur de son fils, à la condition du mariage entre ce jeune prince et Isabelle. Cette mission, s'il faut en croire quelques journaux, aurait complètement réussi. On prétend aussi que le voyage de l'empereur de Russie à Londres ne sera plus sans influence pour hâter le succès de cette affaire ; l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse seraient d'accord en cela avec la politique moscovite, la France opposerait encore des difficultés ; mais que peut la France avec son habile et hardi gouvernement ? Tout au plus essaierait-elle d'obtenir la main de l'infante Louisa Fernanda pour le duc d'Aumale. Il est vrai que, dans le cas où les affaires d'Espagne prendraient définitivement une heureuse tournure par suite d'un mariage qui réconcilierait les partis, la main de cette infante ne serait plus à déduire pour la maison d'Orléans.

On dit que M. de Viluma, à son passage à Paris, a été reçu de la manière la plus obséquieuse ; mais ce diplomate est *fort espagnol*. Narvaez aussi se montre *fort espagnol* ; il nous semble qu'il n'y aurait aucun mal à cela, si notre gouvernement avait su, dans toutes les occasions, se montrer véritablement *français*.

#### SWISSE.

— On lit dans la *Gazette de Bâle* du 6 juin :

“ Le Grand Conseil vient de rendre le décret suivant :